

HUMOUR D'HOMÈRE¹

« Homère fait un roman... »

Pascal

L'esprit de lourdeur

Lorsque, après avoir lu *Les intérêts du temps*, M. Mercier me contacta, il y a plus d'un an et demi, m'invitant à faire une conférence pour l'Association Guillaume Budé, il me laissa le libre choix de mon sujet : je pouvais élire n'importe quel thème littéraire, artistique, historique ou philosophique. J'ai décidé d'évoquer les Grecs, puisque vous êtes des hellénistes, et j'ai désiré en outre parler d'Homère. D'abord parce qu'il en est question dans mon roman, mais aussi parce que je n'ai pas eu beaucoup d'autres occasions, depuis 1995 (date de la parution de ce livre dont le héros est un expert de la Grèce et de la Guerre, helléniste et stratège), d'exprimer et de décortiquer mon amour pour Homère et la Grèce antique. Quelques semaines plus tard, M. Mercier me rappela au téléphone pour me demander quel serait le titre de ma conférence, afin de pouvoir l'annoncer. Tout cela date de plus d'un an ! Vous voyez comme les choses sont à la fois lentes et rapides, ce qui est le propre de la pensée... Étant pris au dépourvu, je lui dis : « Appelons ça *Humour d'Homère* ».

Ce n'était absolument pas prémédité, et il faut donc désormais que je vous parle de l'humour d'Homère! Je n'ai pas passé vingt années de ma vie à méditer le thème de l'humour chez Homère. J'ai étudié la question, pour être honnête et précis, cette dernière semaine. Or, miracle des miracles, je crois avoir trouvé un certain nombre de choses à vous dire concernant l'humour d'Homère. Comme

¹ Conférence prononcée à Lyon le 24 janvier 2002 à l'invitation de l'Association Guillaume Budé.

quoi il faut toujours faire confiance aux mots d'esprit. Les mots ont plus d'esprit que ceux qui les profèrent. Il suffit de les laisser s'énoncer, ils finissent toujours par retomber sur leurs pattes.

Et c'est vrai que c'est une bonne idée d'évoquer l'humour d'Homère. On parle souvent – c'est devenu un lieu commun – du « rire homérique » des dieux de l'Olympe, mais on devrait se poser la question : Imagine-t-on un auteur dont les personnages sont entrés dans la légende par leur rire, qui serait lui-même parfaitement terne, fade, sombre, morose, morbide, ou du moins purement grave et solennel?... Est-ce pensable, quelqu'un dont les personnages rient de manière infinie et absolue, et qui serait, lui, l'auteur de ces personnages, quelqu'un de renfrogné ? C'est une hypothèse, après tout. Peut-être, par exemple, les dieux d'Homère rient-ils pendant son sommeil, pendant le sommeil de la raison d'Homère... Horace disait qu'il arrive au brave Homère de dormir, voulant exprimer qu'il y aurait des passages un peu faibles chez Homère. Borges reprend cette anecdote, et cite également un mot de Lord Byron : « Horace avait dit qu'il arrivait au brave Homère de dormir, d'être endormi, et Byron ajoute qu'il arrivait à Wordsworth de se réveiller. »

On pourrait donc imaginer que les dieux d'Homère rigolent durant son sommeil, reprenant leur solennité à son réveil...

Tout cela vous semble peut-être une futile plaisanterie, mais la question de l'humour d'Homère a assez tracassé les Antiques pour qu'ils lui attribuent la paternité de deux ouvrages comiques, outre l'*Illiade*, l'*Odyssée* et les *Hymnes* : le premier est le *Margitès*, ce qui signifie le « fou », histoire d'un idiot qui ne connaît ni son père ni sa mère et ne sait compter au-delà de cinq, ce qui tombe bien puisqu'on n'a retrouvé qu'un fragment de cinq vers de ce texte englouti. Ce livre séduisit suffisamment quelqu'un capable de compter bien au-delà de cinq, Aristote, pour qu'il affirme dans sa *Poétique* que tout l'art du comique est issu

du *Margitès* d'Homère comme l'*Illiade* et l'*Odyssée* sont l'alambic de la Tragédie. Ce n'est pas rien, surtout de la part du Prince des Penseurs.

L'autre ouvrage comique faussement attribué à Homère est la *Batrachomyomachia*, « le combat des grenouilles et des rats », récit d'une bataille qui se déroule en une journée, parodie de l'*Illiade* où les rats sont munis de cosses de fèves en guise de cnémides et les grenouilles de feuilles de chou comme boucliers... Ce court texte est une satire amusante et sans conséquence, où l'auteur anonyme a voulu imiter jusqu'au « sommeil » d'Homère, faisant renaître de ses cendres un guerrier déjà tué, comme dans l'*Illiade* Pylaeménès, tué au chant V, suit cependant les funérailles de son fils au chant XIII.

Cette sorte d'« erreur » est également arrivée à Proust, qui ressuscite Bergotte et Cottard dans la *Recherche*. Le « sommeil » n'en est peut-être pas un, ni chez Proust ni chez Homère. Comme l'affirme Joyce : « Un homme de génie ne commet pas d'erreurs. Ses erreurs sont volontaires et sont les portails de la découverte. »

Pour en revenir à notre guerre des souris et des batraciens, cela n'est évidemment ni très malin, ni très méchant, mais a suffi à offusquer, en 1880, un certain P. Giguet, auteur d'une édition des *Œuvres Complètes* d'Homère que j'ai trouvée par hasard il y a quelques années chez un bouquiniste à Paris pour trois fois rien. Giguet ne pousse pas l'audace jusqu'à retrancher la *Batrachomyomachie* de son recueil, calée entre l'*Odyssée* et les *Hymnes homériques* (lesquels ne reviennent pas non plus nécessairement à Homère, mais sont plus sérieux et surtout très beaux), mais il note son mécontentement un peu ridicule et assez typique du très engoncé dix-neuvième siècle.

Je n'en ferais même pas mention s'il ne témoignait d'un esprit de gravité, de sérieux et, disons le mot, de LOURDEUR (qu'évoque Nietzsche dans *Zarathoustra*), tellement éloigné de la lumineuse légèreté énergétique des grands

Grecs, et en l'occurrence de la haute spiritualité qui se dégage des pages d'Homère.

Selon Giguet, si la *Batrachomyomachie* ne saurait appartenir aux temps héroïques, c'est parce qu'elle débute par une invocation aux Muses de l'Hélicon, tandis que « les Muses d'Homère habitent l'Olympe; ce sont de graves divinités qui ne forment point de chœur de danses; l'Hélicon leur est inconnu ».

Je ne sais où ce Giguet est allé chercher que les Muses ne fréquentaient pas l'Hélicon ! Vous savez tous probablement dans cette salle que c'est au contraire un de leurs sièges traditionnels avec le mont Olympe en Piérie.

En tout cas, quand on sait que les Muses sont aussi, selon une certaine étymologie (ce n'est pas la seule) « celles qui pensent » (μουσα: « science, art » dans le *Cratyle* de Platon), on ne peut s'empêcher de songer, devant ce refus qu'on puisse à la fois danser et penser (pour quelqu'un qui se nomme *Giguet*, c'est un comble!), au passage des *Caractères* où La Bruyère s'en prend à ceux qui « ôtent de l'histoire de SOCRATE qu'il ait dansé ».

C'est précisément pour ne pas ôter de l'histoire imaginaire d'Homère et de ses Muses qu'ils aient dansé, que j'ai décidé de vous parler aujourd'hui de l'humour d'Homère

Pour achever cette trop longue introduction consacrée en somme à l'antithèse de mon propos : l'esprit de lourdeur, je dois dire que j'ai fait comme tout le monde aujourd'hui, j'ai commencé par rechercher sur internet un quelconque ouvrage consacré à mon thème. Parcourant le catalogue de la BPI, à Paris, j'ai déniché en un clic de souris (c'est le combat des souris contre les webcams qu'il faudrait écrire aujourd'hui) une cinquantaine d'essais consacrés à Homère – et pas mal d'entre eux tournant autour de la douleur, des larmes, de la souffrance –, mais strictement rien sur l'humour. J'ai déniché, par exemple:

Le chant de Pénélope: poétique du tissage féminin dans l'Odyssée;

Essai d'explication de l'emploi de l'aoriste intemporel et d'autres formes verbales dans les comparaisons homériques;

Le feu dans l'Iliade et l'Odyssée: ΠΥΡ, champ d'emploi et signification;

L'hiatus expressif dans l'Iliade et l'Odyssée;

Homère et la mystique des nombres;

Les larmes d'Achille: le héros, la femme et la souffrance dans la poésie d'Homère;

Lions, héros, masques: les représentations de l'animal chez Homère;

Les origines de la science grecque chez Homère;

Recherches sur les oppositions fonctionnelles dans le vocabulaire homérique de la douleur: autour de πημα - 'άλγος (« épreuve pénible » – « souffrance »);

Le spondaique expressif dans l'Iliade et l'Odyssée...

Etc.

Si on ajoute à cette extravagante propagande en faveur de l'esprit de lourdeur le portrait d'Homère que se faisaient les Classiques: un pauvre aède aveugle ayant souffert de la misère et du malheur au cours de sa vie errante, on voit que l'idée improvisée d'un *Humour d'Homère* a toutes les chances d'être, pour le moins, originale.

La Muse d'Homère

Nous avons vu que la question des Muses d'Homère n'était pas anodine. Commençons par nous demander à quelle Muse s'adresse Homère au début de l'*Odyssée*, et à quelle « déesse » au commencement de l'*Iliade*.

Inutile de connaître les œuvres complètes de Jacqueline de Romilly sur le bout des doigts pour deviner qu'une déesse (θεά) n'est pas à strictement parler

une Muse (μουσα). Si toute Muse, fille de Zeus et de la Titanide Mnémosyne (« Mémoire »), est une déesse, l'inverse n'est pas vrai.

Il se trouve qu'au vers 484 du chant II de l'*Iliade*, au début de ce qu'on appelle le « Catalogue achéen », liste des soldats grecs amassés devant Troie, Homère nous offre une définition extraordinaire, très belle, très compacte, très intéressante de ce qui fait la *substance* divine des Muses:

« Dites-moi maintenant, Muses qui sur l'Olympe avez votre demeure (présentes en tout lieu, car vous êtes déesses, vous savez toutes choses; nous ne savons rien, sinon par oui-dire); dites-moi donc quels sont, parmi les Danaens, les guides et les chefs. »

Homère nous donne ici quelques informations non-négligeables qui devraient nous permettre de répondre à notre question initiale, et de distinguer laquelle, parmi les Neuf Μουσαι, ouvre l'*Odyssee*.

Notre « causerie » n'étant pas un roman policier, je puis vous révéler dès maintenant où je veux en venir, quelle est mon hypothèse: la Muse de l'*Odyssee* est bien celle de L'HUMOUR, défini comme un *sourire de la pensée*, un sourire intériorisé, un sourire en son âme et son cœur, *in petto* (l'âme et le cœur sont d'ailleurs signifiés par le même mot, θυμός).

Cette Muse n'est évidemment pas Thalie, Muse de la Comédie : ce serait un peu trop facile et indigne de notre sujet. En outre le comique n'épuise pas *tout* l'humour ; le sourire intériorisé peut aller jusqu'au rire, voire jusqu'à la morsure du sarcasme, mais il ne se réduit pas à lui. En tout cas, cette déesse invoquée doit d'autant plus nous intriguer que, dans l'*Odyssee*, le mot « Muse » n'apparaît qu'au vers 1 du chant I (« C'est l'homme au mille tours, Muse, qu'il faut me dire... ») et à la fin, au chant XXIV, lorsque les âmes des prétendants massacrés par Ulysse descendent aux Enfers, où Homère, pratiquant un étonnant travelling, nous fait assister à une conversation entre Agamemnon et Achille, le

premier racontant au second ses funérailles et les « sanglots de la Muse »).

L'*Odyssée* est ainsi enchâssée entre deux Muses.

Il est nécessaire de s'arrêter sur la définition que nous offre Homère dans l'*Iliade*, puisque c'est à peu près la seule dont nous disposions.

« Présentes en tout lieu, car vous êtes déesses, vous savez toutes choses; nous ne savons rien, sinon par oui-dire. »

Les Muses sont donc des déesses douées d'ubiquité (« présentes en tout lieu ») et omniscientes (« vous savez toutes choses »). C'est en tant qu'elles sont des déesses qu'elles sont douées d'ubiquité. Ce qu'il y a en elles de proprement divin, c'est l'ubiquité. Héra, par exemple, est également douée d'ubiquité, puisqu'elle est aussi rapide que la pensée:

« De l'Ida, vers le haut Olympe elle s'élançe. Il arrive qu'un homme, un homme qui connaît déjà bien des pays, donne soudain l'essor à son esprit subtil et se dise en lui-même: "Ah! que ne puis-je être là-bas, ou bien là-bas!" et forme mille plans: d'une aussi prompte ardeur l'auguste Héra s'envole. »

Héra possède donc bien cette fulgurance particulière aux dieux grecs, qui équivaut à l'ubiquité.

L'omniscience, en revanche, c'est une autre affaire. S'il est un cas typique de déesse pas si omnisciente, contrairement aux Muses, c'est Héra. Tel est précisément ce qui constitue le ressort humoristique de ses rapports hystériques avec Zeus, lequel joue avec elle à un perpétuel cache-cache adultérin, la ridiculisant ouvertement avec une hilarante ironie: « Malheureuse! toujours en train d'imaginer! Que puis-je te cacher? Etc. » (*Iliade*, fin du chant I)

Autre puissant ressort du rire, lorsque Zeus, avant de faire l'amour avec Héra, lui récite pour l'attendrir le catalogue des femmes avec lesquelles il l'a trompée: « Jamais avant ce jour un désir aussi fort, que ce fût d'une femme ou

bien d'une déesse, n'a pénétré mon âme et dominé mon cœur, – non, même quand j'aimai l'épouse d'Ixion /suit la recension du Catalogue.../ ou bien Létô l'illustre, ou bien enfin toi-même... »

L'esprit de lourdeur d'Aristophane et d'Aristarque leur fit trouver ce catalogue « déplacé » ; c'est qu'ils n'étaient pas assez au parfum de l'humour d'Homère, qui nous délivre d'ailleurs ici un précieux enseignement sur le désir féminin : ce n'est peut-être pas la moins bonne manière de donner à une femme envie de faire l'amour et de se jeter dans vos bras, que de la rendre d'abord un peu jalouse, c'est-à-dire, au fond, de lui faire comprendre qu'en vous enlaçant c'est aussi une myriade d'autres femmes qu'elle embrasse.

Évoquant le pouvoir spécifique des Muses (« vous savez toutes choses »), Homère ajoute une précision concernant l'infériorité corrélative des humains, qui ne savent, eux, « que par ouï-dire ». Mais ce « ouï-dire » – qui est par ailleurs une très belle traduction de Bérard –, est trompeur. Car le mot grec est κλέος: « bruit, nouvelle qui se répand », qui se transmet, qui se propage, et donc « gloire ». Ce n'est ainsi pas une infériorité réelle qu'énonce Homère, mais plutôt une association entre les Muses et « nous », sous-entendu : nous les aèdes, nous les inspirés, qui savons par « ouï-dire », par transmission, par propagation sonore, ce que nous dictent les Muses...

Ce « nous » de l'*Illiade* est un pur effet de modestie rhétorique de la part d'Homère, ce qui est à nouveau un signe certain de son humour. L'humour est toujours une grande preuve de modestie : les mégalomaniques manquent d'humour. Homère dit « nous » mais ne pense qu'à lui, comme l'indique l'invocation de l'*Odyssée* : « qu'il faut *me* dire », ou même, à deux reprises dans notre passage, « dites-*moi*»...: Homère est le seul aède dont il s'agit, et c'est bien à lui-même qu'il s'adresse.

Entrons maintenant dans la pulpe des choses.

Le κλέος évoque la contagion, la transmission, la passation, l'onde de choc, la propagation. Si on réfléchit un peu, on s'aperçoit que ce sont toutes choses qui s'appliquent parfaitement à l'humour. L'humour est aussi une passation, une transmission. On ne fait pas de mot d'esprit dans la solitude, on ne se fait pas de jeux de mots à soi-même ; en général, lorsqu'on on démontre de l'humour, c'est pour faire naître un sourire chez la personne qui vous écoute, ou chez le lecteur qui vous lira. L'humour exige un face-à-face, fût-il imaginaire.

Il est temps donc, avant d'approfondir, de vous dévoiler enfin le nom de la Muse d'Homère. Ouvrez bien vos oreilles, car je ne crois pas que cela ait été entrepris depuis quelques trente siècles qu'il y a des gens qui glosent autour de l'œuvre d'Homère...: Ne cherchez pas, elle n'appartient pas aux Neuf classiques que tout le monde connaît, mais se dissimule parmi les quatre Muses archaïques mentionnées par Cicéron, que cite Marcel Detienne dans *Les maîtres de la vérité dans la Grèce archaïque*: il s'agit de Thelxinoé, « la séduction de l'esprit, l'incantation que la parole chantée (μουσα, nom commun) exerce sur autrui ».

Thelxinoé, la Muse de l'Humour, est ni plus ni moins que la Muse d'Homère.

L'humour fiction

Si l'humour, cette *séduction de l'esprit*, est une propagation, une contagion (ce que le *fou rire*, dont nous verrons un exemple fascinant chez Homère, révèle à l'évidence), il est également distanciation, détachement, distorsion vis-à-vis de la réalité, au sens où on parle de « prendre les choses avec humour ».

Il me revient à l'esprit une anecdote, lue pendant que je travaillais à mon *Pauvre de Gaulle!*, d'un magasin londonien éventré par les bombardements allemands pendant la Seconde guerre mondiale, dont le propriétaire avait simplement ajouté au stylo, sur la pancarte *OUVERT TOUS LES JOURS* :

« Aujourd'hui plus que d'habitude » ! Voici un exemple parfait d'humour-distance, de l'esprit qui triomphe du destin. Et cet humour-distance est bien contagieux, paradoxalement, puisque nous en sourions nous-mêmes aujourd'hui.

Borges dit: « Il y a dans l'humour l'amorce d'un rêve. » C'est associer très subtilement, eu égard à la réalité, l'humour et la fiction. Dans le jeu de mots – qui est la forme verbale de l'humour –, dans le mot d'esprit, dans le *witz*, l'humour apparaît comme une lézarde, un éclair venant scinder la charnière sclérosée du sens. Il s'introduit comme un criminel à l'intérieur de la syntaxe pour semer la zizanie entre le signifiant et le signifié. L'humour est de l'ordre du blasphème, c'est une déclaration d'incroyance lancée à la face de la langue maternelle.

Cela est aussi vrai de la fiction et du roman.

Freud, dans un très court essai daté de 1908: *Le créateur littéraire et la fantaisie*, associe ouvertement littérature et humour, évoquant celui qui « se débarrasse de l'oppression trop lourde que fait peser sur lui la vie et conquiert le haut gain de plaisir qu'est *l'humour* ».

L'humour est donc la plus-value de l'esprit, maîtrise, domination, supériorité assumée sur l'imprévisible, victoire arrachée au destin. Le Destin, au sens classique du *Fatum*, n'est d'ailleurs que le surnom donné par l'esprit de lourdeur au hasard.

On trouve chez Homère peu d'exemples d'esprit de lourdeur. Ainsi, il ne porte un jugement moral explicite sur ses personnages qu'à deux reprises: lorsqu'il approuve, au chant VI de *l'Iliade*, l'avis d'Agamemnon donné à Ménélas de ne pas épargner Adraste, et lorsqu'il désapprouve, au chant XXIII, la mise à mort de douze jeunes Troyens par Achille.

On trouve en revanche mille cas d'humour chez Homère. Prenons un exemple flagrant, qui est aussi le plus connu et celui qui correspond sans doute

avec le plus d'incandescence à la description que Freud fait du « caractère grandiose » de l'humour dans un essai de 1927 intitulé *L'humour*: « L'humour n'est pas résigné, il défie; il ne signifie pas seulement le triomphe du moi, mais aussi celui du principe de plaisir, qui parvient en l'occurrence à s'affirmer en dépit du caractère défavorable des circonstances réelles. ».

Le passage auquel je songe, qui est comme l'archétype absolu de l'humour, mêlant le jeu de mot, la victoire, et le *haut gain de plaisir*, c'est bien entendu l'épisode « Mon nom est Personne » entre Ulysse et Polyphème.

Périls de l'esprit de lourdeur

À partir de là, deux problèmes se posent à nous.

Première difficulté : Comment concilier l'aspect de distanciation propre à l'humour, avec ce qui en lui est contagion, transmission, propagation, communication. En outre, l'humour à l'intérieur d'un roman – la fiction étant déjà en soi un détachement vis-à-vis de la réalité – devient comme une distanciation au carré, risquant ainsi, par cette redondance, de s'annuler: le détachement du détachement ne redevient-il pas esprit de lourdeur ...

C'est un risque réel, ce retour de l'esprit de lourdeur. J'ajoute pour plus de précision que lorsque j'évoque l'esprit de lourdeur, ce n'est pas nécessairement péjoratif. Appelons esprit de lourdeur celui qui prévaut à la philosophie, au monde des Idées, à la République de Platon. La République platonicienne est si lourde qu'Homère en est officiellement expulsé, avec tous les égards, avec tous les honneurs, mais enfin il n'y a pas sa place. Pour Platon, Homère est trop... comment dire... *il est trop!* comme on dit de nos jours.

Homère a eu conscience de ce danger puisqu'Ulysse lui-même manque d'y succomber, par vanité – effet pervers de l'esprit de lourdeur – , quand, se croyant hors de danger, il apprend son véritable nom à Polyphème. Le Cyclope

lui balance alors un énorme rocher qui manque de peu son navire et le fait dangereusement refluer vers le rivage... C'est le cas de dire qu'Ulysse a senti passer le vent du boulet de l'esprit de lourdeur.

Je signale au passage que le Cyclope est la parfaite incarnation d'une certaine vision rigide de l'esprit de lourdeur, une « intelligence borgnesse », pour citer Rimbaud, un manque de lucidité qui ira jusqu'à la cécité, à laquelle s'oppose directement le regard malicieux, *mobile et tournoyant* d'Hermès grugeant Apollon, dans l'*Hymne à Hermès*, au point que le jeune dieu, qui a dérobé les vaches du Soleil, est obligé de dissimuler le feu roulant de son regard derrière sa main pour ne pas dévoiler son mensonge.

Comme quoi, l'esprit de lourdeur est lui aussi contagieux, puisque Polyphème parvient à en contaminer Ulysse. L'humour et l'esprit de lourdeur sont deux virus rivaux, et ils sont en guerre.

Capillarité de l'humour

Revenons à notre première difficulté : détachement au carré, l'humour dans le roman ne risque-t-il pas d'induire un retour du refoulé de l'esprit de lourdeur?

Non. Car l'humour en réalité n'est pas dans la fiction une simple distanciation de la mise à distance, mais une *transfusion* de détachement, comme une ridule à la surface d'une eau calme indique une profondeur inattendue au-dessous. Le sourire de l'humour à même le style vient indiquer le lieu où plonger pour obtenir quelque chose. L'humour ne vient pas contrecarrer la fiction, il est une vague au cœur de l'océan ; pour reprendre une formule de Georges Bataille (nom homérique s'il en est !) dans sa *Théorie de la religion*, à propos des animaux: l'humour dans le roman est, tel un animal dans le monde, « de l'eau à l'intérieur de l'eau » :

« Le lion n'est pas le roi des animaux: il n'est dans le mouvement des eaux qu'une vague plus haute renversant les

autres plus faibles. Qu'un animal en mange un autre ne modifie guère une situation fondamentale: tout animal est *dans le monde comme de l'eau à l'intérieur de l'eau.* »

L'humour est dans le roman comme chez lui, il y a sa *demeure*, au sens le plus profond du mot, au sens où les Muses ont leur demeure, leur maison (δωμα) sur l'Olympe, dit Homère, juste avant d'énoncer leur ubiquité et leur omniscience, et la *transfusion* de celles-ci, par le truchement du κλέος, à l'aède.

Pour reprendre le mot fameux, profond et intrigant de Heidegger, « le langage est la maison de l'être », je dirai que le roman est la demeure de l'humour. L'humour n'est pas une catégorie du romanesque, il n'est pas un élément parmi tant d'autres de la fiction.

Et si l'humour, comme les Muses, peut à la fois demeurer dans le roman et être présent partout, c'est par fidélité à son étymologie: aussi fluide qu'une *humeur*, il se répand par capillarité depuis son centre névralgique (le roman, la fiction, l'invention, le μυθος) jusque dans les recoins les plus inattendus et apparemment inexpugnables de la réalité.

J'aime le mot « capillarité », plutôt que propagation, transmission, ou contagion, parce qu'on y entend l'hilarité qui va particulièrement bien avec l'humour comme avec Homère. Comment la fluidité de l'humour n'aurait-elle pas coulé dans les veines d'Homère dont le sophiste Critias nous dit qu'il est fils du fleuve Mélès, près de Smyrne, où sa mère s'était baignée !

Considérer par conséquent Homère autrement que comme un *romancier* – position universelle, depuis Zoïle jusqu'aux spécialistes contemporains – c'est faire preuve radicalement de manque d'humour.

Le feu de l'humour

Voici une image brute, tirée de l'*Illiade*, de ce que j'entends par la capillarité de l'humour d'Homère, lequel se répand et rompt toutes les digues de la réalité:

« Tel un prodigieux incendie, à travers les vallons desséchés d'une abrupte montagne, éclate et se déchaîne, – l'épaisse forêt brûle, et sans cesse le vent pousse en tout sens la flamme et la fait tournoyer: tel, en tout sens, bondit Achille avec sa pique, se ruant comme un dieu sur les guerriers qu'il tue. » *Illiade*, XX, 490 et suiv.

L'expression θεσπιδαής πυρ, « prodigieux incendie », du vers 490 est à mettre en relation avec άσβεστος γέλως, le « rire inextinguible » des dieux qui revient si fréquemment chez Homère (par exemple en *Illiade*, I, 599). En effet θεσπιδαής signifie littéralement « allumé par les dieux », « qui brûle avec une violence extraordinaire ». En amont, donc, l'incendie prodigieux auquel est comparé le bondissant Achille, en aval l'inextinguible rire des dieux. Au centre, la capillarité de l'humour.

Les dieux allument eux-même l'incendie inextinguible de leur rire : voici une bonne image de la contamination absolue de l'humour d'Homère.

Άσβεστος, « inextinguible », signifie aussi une « étendue sans bornes » et, associé à κλέος, une « gloire éternelle » : άσβεστος κλέος, comme lorsque Ménélas évoque, à propos d'Agamemnon, « l'éternel souvenir de sa gloire ». C'est au verset 584 du chant IV de l'*Odyssée* : allez-y voir vous-mêmes si vous ne voulez pas me croire.

Άσβεστος et θεσπιδαής communiquent ainsi sans relâche, en une perpétuelle palpitation cardiaque.

Comique claudiquant

On trouve une merveilleuse illustration de cette capillarité de l'humour d'Homère dans le passage dit des « amours d'Arès et d'Aphrodite », surprises par Héphaïstos, le dieu de la forge et du feu.

Dans ce passage du chant VIII de l'*Odyssée*, Bérard traduit l'épithète qui désigne le dieu infirme et cocu, περικλυτός αμφιγυήεις, par « la gloire des boiteux ».

Περικλυτός est de racine κλύω « entendre, écouter », qui a donné aussi, bien entendu, κλέος, la gloire, le bruit, la nouvelle, la rumeur qui se répand. Περι-κλυτός signifie « renommé alentour », de même que περί-κλυστος, de même racine, signifie « baigné de tous côtés ». On peut trouver ce mot dans *Les Perses* d'Eschyle, que Grosjean traduit, à mon avis assez mal, en « l'île d'Ajax que battent les flots ». Il aurait mieux valu selon moi traduire « qu'entourent », « qu'assaillent », ou « qu'encerclent les flots », pour signifier cette circonférence liquide. Quant à αμφιγυήεις, c'est une épithète usuelle de Héphaïstos, qui signifie soit « muni de deux membres » ou « bras robustes », soit « qui boite des deux jambes ». « La gloire des boiteux » pour rendre περικλυτός αμφιγυήεις est donc une assez belle et bonne traduction.

Ce qui m'intéresse ici, c'est qu'on retrouve l'idée de la contamination, de la contagion, de ce que j'appelle la capillarité, dans un terme proche de αμφιγυήεις, qui est le mot αμφιδαίω: « brûler, s'allumer autour » en parlant de la guerre. Vous en avez un exemple dans l'*Iliade*, au chant VI: « le combat hurlant embrase la cité ». Et ce qui est encore plus intéressant, c'est que Héphaïstos, qui provoque le « rire inextinguible » des dieux – à la fois par son lit piégé, son « ingénieux réseau », par sa démarche de boiteux, par sa colère de cocu –, est couramment qualifié d'« habile (πολύφρονος) Héphaïstos », épithète qu'il

partage avec Ulysse. On traduit en général « très prudent » pour Ulysse, et « très ingénieux » pour Héphaïstos. Mais le vocable grec est le même. On se doute qu'il ne s'agit pas d'un hasard.

L'épisode des adultérins pris au piège, s'il est hilarant, n'est donc pas uniquement comique. Il s'agit d'un épisode subtil et pas simplement burlesque, ne serait-ce que parce qu'il met en scène la belle Aphrodite, dite « déesse des ris » : φιλομειδής Ἀφροδίτη, « qui aime les sourires ». La déesse de l'amour l'est aussi de l'humour, ce qui remet en question des siècles de propagande romantique voulant nous persuader que l'amour est une chose triste et sérieuse. L'amour n'est pas romantique, il est romanesque, nous explique ici Homère. Faites l'amour de façon romanesque et peut-être parviendrez-vous à faire l'amour avec humour ! Sait-on jamais...

Ainsi on aurait tort de penser que Héphaïstos provoque le rire des dieux uniquement par sa claudication. Homère n'y serait donc pour rien ! Pourtant le pur comique de la claudication existe, il est incarné par Iambé. Dans l'*Hymne à Déméter*, Iambé, la « Boiteuse », est la fille du roi d'Éleusis qui console Déméter du rapt de Perséphone en lui récitant des vers bouffons et obscènes. Ce comique-là est trop lourd et trop lent pour être qualifié d'humour d'Homère. La preuve, c'est qu'au chant IX de l'*Iliade*, ce sont les Prières, filles de Zeus, qui sont dites « boiteuses », précisément parce qu'elles sont lentes à guérir les ravages que la passion provoque en un éclair. La passion est prompte mais la prière paresse. Et la Prière louche, nous dit aussi Homère, car, étant triste et timide, elle ne regarde pas droit dans les yeux. On retrouve la rigidité oculaire de l'esprit de lourdeur, le regard torve, comparable au regard figé puis aveugle du Cyclope, deux types de regard lourd auquel s'oppose le regard malicieux et tournoyant d'Hermès.

Dans « Iambé », vous aurez reconnu évidemment le *iambe*, ce pied qui claudique sur ses deux syllabes inégales, sa brève et sa longue. L'humour du comique graveleux n'est donc pas davantage celui d'Homère que la poésie satirique, où prévaut le mètre *iambique* (comme dans le *Margitès*) n'est l'hexamètre épique, qui convient parfaitement, en revanche, au style du *sourire de la pensée*. Ce que Chateaubriand, dans son *Génie du christianisme*, traçant un parallèle entre la Bible et Homère, appelle « la simplicité longue et riante » d'Homère.

Un beau passage de l'*Odyssée* nous confirme que Héphaïstos et Ulysse ont partie liée, si l'adjectif *poluphronos* ne suffisait à l'indiquer : Ulysse parvient exténué sur le rivage des Phéaciens, où il rencontre Nausicaa et ses suivantes. C'est alors qu'Athéna (la Pensée) oint Ulysse de sa grâce pour le revivifier: « Tel un artiste habile, instruit par Héphaestos et Pallas Athéna de toutes leurs recettes, coule en or sur argent un chef-d'œuvre de grâce: telle Athéna versait la grâce sur la tête et le buste d'Ulysse. »

J'aurais pu parler de la grâce d'Homère aussi bien que de son humour. Au fond, c'est la même chose. La Pensée et le Feu, Athéna et Hephaïstos, sont dans ce vers réunis à la Ruse sous le signe de la grâce que la déesse diffuse comme un baume à travers le corps harassé de son héros.

Identités d'Homère

Voilà me semble-t-il à peu près résolue la première difficulté que nous avons débusquée concernant l'humour d'Homère, à savoir le conflit apparent entre le détachement et la contagion.

Il est temps, pour finir cette conférence déjà trop longue, de résoudre la seconde difficulté que je vous ai annoncée. Cette solution est d'ailleurs induite par celle de la première. La capillarité se propage aussi de l'une à l'autre, ce qui

est logique puisqu'elle est, cette capillarité de l'humour d'Homère, proprement inextinguible.

Voici donc l'ultime difficulté:

S'il est évident qu'il existe un humour d'Ulysse dans l'épisode emblématique du Cyclope, en quoi cet humour est-il imputable à Homère? Cet épisode nous démontre bien l'humour d'Ulysse, mais aucunement celui d'Homère. Après tout, on pourrait aussi bien considérer que le *grave* Homère (« dans le style grave, le poète des poètes » dit Aristote dans la *Poétique*) ne fait que narrer, « par oui-dire », sans s'investir, tel épisode comique, tel trait spirituel comme il en surgit ici et là au détour de l'*Illiade* et de l'*Odyssee*. Ainsi Patrocle, lorsqu'il tue d'un coup de pierre Cébriion, frère et cocher d'Hector, et que celui-ci tombe du char le front fracassé, s'esclaffe: « Ah! les Troyens, vraiment, ont de bons acrobates! » ; voilà une réplique qui me fait, personnellement, hurler de rire ; de même, lorsqu'Athéna, à la fin de la guerre et de l'*Illiade*, lors des jeux de réjouissance, afin de favoriser Ulysse à la course fait tomber Ajax le visage dans une bouse de bœuf!

Autrement formulé: qu'est-ce qui nous prouve que la drôlerie, le sarcasme, l'esprit des personnages sont ceux d'Homère lui-même? Nous en revenons à la question qui ouvrait ma conférence, celle du rire homérique. Peut-on confondre le créateur et ses créatures ? Et Nietzsche n'a-t-il pas raison d'affirmer, dans la *Généalogie de la morale*: « Un Homère n'aurait imaginé aucun Achille, un Goethe aucun Faust, si Homère eût été un Achille et Goethe un Faust. Un artiste digne de ce nom est séparé du réel de toute éternité. »

Nietzsche n'a pas tort. Il voit parfaitement le détachement chez Homère, seulement il ne prend pas en considération la capillarité, la propagation, la transfusion dont je vous parle depuis tout à l'heure.

Or, si l'humour d'Ulysse est bien substantiellement celui d'Homère, c'est parce qu'Homère *est* Ulysse, ainsi que tous les autres personnages de ses deux

romans, y compris Zeus! L'homme aux mille tours, l'homme aux mille masques, c'est Homère! Si les dieux éclatent d'un rire inextinguible, c'est parce qu'ils sont contaminés par l'humour d'Homère. Homère est parmi eux, Homère est l'un d'entre eux, et c'est lui qui les fait rire en leur chantant leurs propres exploits. Mon idée semble délirante, nous sommes bien d'accord. Patientez encore un peu, faites-moi confiance, je vais apporter la preuve de ce que j'affirme. Pour l'instant, contentons-nous de comparer le rire *intrinsèque* des dieux à celui des prétendants qui, avant d'être massacrés par Ulysse, sont saisis d'une hilarité machinale et malade, présage ricanant, signe divin de leur prochain châtement:

« Mais Pallas Athéna, égarant leur raison, les fit tous éclater d'un rire inextinguible. Leurs mâchoires riaient sans qu'ils sussent pourquoi; les viandes qu'ils mangeaient se mettaient à saigner; ils voulaient sangloter, les yeux emplis de larmes. »

Homère est contagieux ; il faut prendre cette contagion au sens littéral : le rire des personnages homériques est inextinguible car ils ne peuvent s'empêcher de rire ; ses personnages sont des avatars d'Homère, *et ils le savent*.

Embrassé par ce dieu qu'est Homère, le rire ne saurait s'éteindre. Non seulement il existe un humour d'Homère, mais en Homère il n'y a que de l'humour. En Homère, l'humour est à demeure.

Voici maintenant quelques preuves de ce que j'avance.

Les Antiques considéraient déjà Athéna comme la Muse d'Homère. Le κλέος, le ouï-dire, c'est d'elle qu'il la tenait, comme Ulysse dans l'*Ajax* de Sophocle, dit à Athéna: « Si invisible que tu sois j'entends ta voix et la recueille en mon âme comme une trompette étrusque à bouche de bronze. »

On trouve par ailleurs dans l'*Anthologie Palatine* plusieurs fragments, très beaux, consacrés à Homère. Il s'agit de descriptions d'une statue du poète par un

certain Christodoros, de Coptos en Thébaïde, ornant le gymnase public appelé le Zeuxippos. L'une de ces descriptions dit: « C'est l'industrielle Athéna qui l'a façonné de ses propres mains, connaissant bien ce corps où elle habitait: car Homère la portait en lui et c'est elle qui faisait entendre par sa bouche ses chants artistement composés. » Je n'invente donc pas que la Pensée, aussi, est la Muse d'Homère.

Dans une autre description, Homère est gratifié par Chistodoros de l'ubiquité de la Muse. Elle est certes qualifiée ici de « Sirène », mais le « Piérie » ne trompe pas ; vous savez comme moi que les Muses sont communément dites « les Piérides »: « Il ressemblait à un homme qui médite dans son cœur; son esprit se portait çà et là, s'échappant du sanctuaire de sa pensée subtile et tramant l'œuvre martiale d'une Sirène de Piérie. »

Intériorité, expansion, ubiquité; détachement de l'homme qui pense *in petto* associé à la contagion du *çà et là* : tout ceci nous est familier désormais.

Dans son traité sur le *Sublime*, le Pseudo-Longin, à propos d'un passage où intervient Ajax, exprime clairement l'implication d'Homère dans le destin de ses personnages. Sa comparaison entre Homère et Arès reprend singulièrement la dialectique de l'ἀμφιδαίω (« brûler tout autour »), évoquant la propagation par le feu: « En réalité, ici, Homère attise les combats de son souffle impétueux, et lui aussi est en furie, comme on voit Arès brandir sa lance ou un feu dévastateur faire rage sur les montagnes et ravager les épaisses forêts; sa bouche se frange d'écume. »

À un autre endroit de l'*Ajax* de Sophocle, Ulysse abonde dans mon sens. Voyant Ajax massacrer les bœufs par erreur, et comme s'il avait soudain conscience de son statut de marionnette d'Homère, Ulysse s'exclame: « Je vois que nous, les vivants, nous ne sommes que phantasme et vaine ombre. »

Ce constat légèrement amer du personnage qui constate qu'il n'est qu'un personnage fait penser à Pirandello. Dante, lorsque Virgile lui montre Ulysse et Diomède aux Enfers, confirme cette idée: « Par dedans ces feux sont les esprits; chacun se vêt de ce qui le consume. » La contagion entre la marionnette, le personnage et son auteur est donc complète (« chacun se vêt de ce qui le consume »), réciproque et, bien entendu, inextinguible. Et lorsqu'Ulysse déclare à Dante: « J'eus à devenir expert du monde et des vices des hommes, et de leur valeur», c'est à l'évidence Homère qui parle là en lui.

Borges, enfin, a émis une hypothèse dont la mienne se rapproche, affirmant que « Dante a senti qu'Ulysse, en quelque sorte, c'était lui ». Le cri du cœur d'Ulysse, dans l'*Ajax* de Sophocle, est la sensation par Ulysse qu'Homère, en quelque sorte, c'est lui. La main qui guide la marionnette Ulysse est l'humour d'Homère. Si Ulysse semble désappointé par ce constat, c'est simplement parce que Sophocle, en revanche, n'est pas Homère.

Doublures d'Homère

Un peu comme Ajax fut revêtu à sa naissance de la peau de lion d'Héraclès, je me suis couvert de ces grands noms pour donner plus de vigueur à mon idée. Pourtant, dans le texte même, il y a des doubles assez évidents d'Homère, et d'autres qui le sont moins.

Le vieil aède aveugle des Phéaciens, Démodocos, qui fait pleurer Ulysse en chantant ses exploits, est une doublure presque trop aisément reconnaissable d'Homère. Pareillement l'aède Phémios, qui va supplier Ulysse de l'épargner lors du massacre des prétendants, arguant de ce qu'il chantera ses exploits: « Je saurai désormais te chanter comme un dieu! donc résiste à l'envie de me couper la gorge!... », est considéré comme un double d'Homère par les spécialistes, et par moi-même qui n'en suis pas un.

Ce qui est très touchant, et très significatif de l'identité entre Ulysse et Homère, c'est qu'en entendant une première fois ses exploits chantés aux Phéaciens par Démodocos (« J'apprécie le bonheur d'écouter un aède, quand il vaut celui-ci: *il est tel que sa voix l'égale aux Immortels!* » dit Ulysse à Alkinoos, désignant ainsi Homère venu se promener dans les pages de son propre chef-d'œuvre...), Ulysse dissimule ses pleurs d'émotion dans sa grande écharpe de pourpre: « À chaque repos de l'aède divin, il essuyait ses pleurs, rejetait son écharpe et, de sa double coupe, faisait l'offrande aux dieux, puis, à chaque reprise, quand, charmés de ses vers, les chefs des Phéaciens redemandaient l'aède, Ulysse, ramenant l'écharpe, sanglotait... »

Face à Homère sous les traits de Démodocos, face à lui-même donc, Ulysse entre en oscillation. Il palpite entre lui-même et Homère aveugle, se voilant et se dévoilant les yeux régulièrement. Ce passage me touche particulièrement car il me rappelle la récitation juive du Chéma, qu'on prononce à la synagogue en se dissimulant les yeux dans un pan de son taleth, le châle de prière rituel, par analogie avec la cécité du vieil Isaac bénissant son fils Jacob avant de mourir. Voilà ma contribution aux *Parallèles* de Chateaubriand entre la Bible et Homère.

Je ne suis donc pas le premier à retrouver Homère derrière un de ses personnages. Samuel Butler, grand spécialiste anglais d'Homère (entre autres choses) mort en 1902, étonna le monde en affirmant que l'auteur de l'*Odyssée* était... une femme ! jeune Sicilienne noble du district de l'Éryx, et que cette femme n'était nulle autre que Nausicaa. Butler fournit plusieurs arguments, comme le fait que « seule une femme a fait qu'Hélène caresse le cheval de bois et taquine les hommes qui se trouvent à l'intérieur » ; seule une femme a pu faire interroger par Ulysse les femmes célèbres du passé *avant* les hommes, et lui faire dire dans son discours d'adieu aux Phéaciens qu'il espère qu'« ils

continueront à être gentils pour leurs femmes et leurs enfants » et non l'inverse...

Robert Graves, qui le cite dans ses *Mythes Grecs*, affirme: « Il est difficile de ne pas être de l'avis de Butler. L'esprit de l'*Odyssée* tout de légèreté, d'humour et de fraîcheur indique presque à coup sûr que c'est une femme qui en est l'auteur. »

Pourquoi pas ? Homère peut bien être Nausicaa puisque selon moi il est tous ses personnages. Même si en l'occurrence l'identité d'Homère et d'Ulysse me semble plus pertinente quant à l'humour. Par exemple, dans l'*Iliade*, lorsqu'Ulysse se retrouve entouré de Troyens prêts à l'assaillir, Homère dit: « C'est leur propre malheur qu'ils entourent ainsi! » Mot d'esprit logique puisque, encerclant Ulysse, l'artisan de leur massacre, c'est Homère en réalité qu'ils entourent, celui qui va les circonscrire par son récit enflammé narrant leur propre perte! Ils vont se faire massacrer non seulement par Ulysse, mais, plus substantiellement, par Homère qui va rendre immortelle, *inextinguible*, la destruction de Troie.

Autre signe, au chant IX de l'*Odyssée*, quand Ulysse révèle son identité à Alkinoos, il le fait comme s'il se dévoilait en tant qu'il est un personnage d'Homère: « C'est moi qui suis Ulysse, oui, ce fils de Laërte, de qui le monde entier chante toutes les ruses et porte aux nues la gloire. » Qu'en-sait-il ! Encore plongé dans l'*Odyssée*, il sait déjà que le monde entier chante sa gloire ? Comment Ulysse pourrait-il prononcer une telle phrase s'il n'était Homère, qui lui-même passe son temps, enfin... son temps.... passe sa gloire à chanter celle d'Ulysse. Il faut être Homère pour savoir, quand on est Ulysse, qu'on est Ulysse.

J'en profite pour préciser au passage que cette diffraction d'Homère en ses multiples personnages, avatars de leur auteur, justifie la liberté – appelons-la

« talmudique » – que je prends dans mes allers-retours entre les deux œuvres. C'est parce qu'Homère se reflète dans ses personnages que l'*Illiade* et l'*Odyssée* ne sont, au fond, qu'un seul et même roman.

Syllogisme

À plusieurs reprises, dans le chant II de l'*Illiade*, Ulysse, qui porte déjà la même épithète qu'Héphaïstos, est explicitement comparé à Zeus: « Ulysse, aussi sage que Zeus » et « Ulysse, aussi prudent que Zeus, chef de douze vaisseaux aux flancs de vermillon. »

Le syllogisme de l'humour d'Homère devient ainsi aisé à conclure :

Homère est Ulysse,

or Ulysse est Zeus,

donc: Homère est Zeus.

À la fin du chant IV dans l'*Illiade*, Homère imagine un homme qui se promènerait sous la protection d'Athéna au milieu des combats: « Dès lors, qu'aurait-il pu blâmer dans leur conduite l'homme qui, survenant, sans être encore atteint d'un coup du bronze aigu, aurait pu circuler au milieu du combat, si Pallas Athéna, le prenant par la main, l'avait conduit en détournant de lui les traits? » Difficile de ne pas songer qu'Homère se désigne ici lui-même, car qui d'autre peut se promener impunément, tel un dieu, au milieu des combats, sinon celui qui les décrit. Homère est d'ailleurs un dieu modeste, comme en témoigne le chant XII : « Chaque groupe combat devant l'une des portes. Mais je ne puis tout dire: il faudrait être un dieu! Autour du mur de pierre un feu prodigieux de tous côtés s'élève. »

Nous avons déjà constaté la modestie rhétorique du poète. « Je ne puis tout dire » est un mot d'esprit. Homère peut tout dire puisqu'il dit tout, étant donné

que le *tout* de la guerre de Troie – ce « feu prodigieux » qui « de tous côtés s'élève » – , nous le devons à Homère, ne la connaissant que grâce à lui.

Qu'est-ce qui caractérise un dieu romancier, créateur de l'*Illiade*? Le plaisir de l'écriture, la joie préfigurative de songer à la jouissance qu'éprouvera le lecteur au spectacle des ravages et des meurtres qu'il a entrepris de décrire. C'est au chant XIII qu'Homère accentue sa position surplombante : « Qu'il serait endurci, l'homme qui, contemplant leur douloureux labeur, loin de s'en affliger, y prendrait du plaisir! »

Non seulement Homère est bien cet « homme endurci », autrement dit un dieu, mais quelques chants plus loin, il n'est plus possible de douter de l'identité de cet être supérieur qui envoie les autres dieux guerroyer, participer aux massacres, et commente : « C'est à la mort de tous ces guerriers que je songe. Moi-même, cependant, je veux rester assis dans un pli de l'Olympe: les observer de là divertira mon âme. » Et encore après : « Zeus, assis sur l'Olympe, entend, et son cœur rit, joyeux de voir les dieux entrer dans la mêlée. »

La position de Zeus est bien entendu unique dans l'*Illiade*; il rit de voir les hommes s'entre-massacrer, il aime contempler l'âpre lutte des autres dieux, ses créatures. Autant dire que si Homère adopte la position d'un dieu, Zeus se comporte véritablement, à différents endroits, en auteur de l'*Illiade*. Ainsi, au chant XVI, Zeus-Homère hésite sur la suite à donner aux événements qu'il crée pour sa contemplation et son contentement. Comment va-t-il tracter Patrocle ? « Les yeux brillants de Zeus ne se détournent pas de la rude mêlée. Sans cesse il la regarde et son cœur s'interroge. Pour la mort de Patrocle il forme plusieurs plans: l'illustre Hector va-t-il, dans la rude mêlée, aussitôt, sur le corps du divin Sarpédon, l'abattre avec le bronze et lui ravir ses armes? Ou bien va-t-il d'abord à beaucoup d'autres preux porter la mort cruelle? »

Pure question de technique romanesque. Ailleurs, au chant XV, vers 60 et suivants, Zeus n'hésite plus. Je dis bien n'hésite *plus*, quoiqu'il s'agisse d'un chapitre précédent, car le temps romanesque et divin n'est pas celui de la chronologie ni de l'histoire. « Pas d'avant ni d'après dans la Thora » expriment les Docteurs du Talmud. Le temps de la grande littérature est réversible. Pour le dire autrement, selon Heidegger : « Provenance est aussi avenir. » Au chant XV, donc, Zeus annonce carrément à Héra la suite et la fin de l'*Illiade*.

Sarcasme d'Ulysse

Pour conclure enfin, je veux vous citer un passage très intrigant, au chant XX de l'*Odyssee*, lorsque Ctésippos, le plus brutal, le plus stupide des prétendants, jette un pied de bœuf vers Ulysse, encore déguisé en mendiant. Celui-ci l'évite aisément puis, dit Homère, « sourit en son cœur, d'un rire sardonique! »

Le mot qui m'intéresse ici est σαρδάνιος, dont l'étymologie reste hypothétique. Cela signifie « amer », « grimaçant », « méprisant » ; les Anciens rapportaient ce mot à la Sardaigne, nom inconnu du temps d'Homère. Selon une autre étymologie, σαρδάνιος désigne l'effet produit par une plante de Sardaigne, si amère qu'elle faisait se retrousser les lèvres de celui qui la mâchait, dévoilant toutes ses dents. La racine du mot est la même que celle de σαρκάζω, qui signifie au sens figuré « déchirer par des sarcasmes », et au sens propre « ouvrir la bouche pour montrer les dents », ou « pour brouter comme font les herbivores », « mastiquer » donc.

On retrouve ici quelque chose du rire inextinguible des dieux, et de celui, machinal, présage envoyé par Athéna, qui contamine les prétendants. Ulysse s'applique à lui-même le sourire intérieur qui définit le mieux l'humour, dont je vous parlais au début, le sourire *in petto*. Ulysse s'inocule un sourire

inextinguible, en son cœur, « en son âme », le grec dit : μείδησε δεθυμω (θυμός, le souffle, le principe de vie). Et encore un peu plus loin, lorsque l'aède Phémion et le héraut Médon – les deux doublures explicites d'Homère, supplient Ulysse de les épargner, Télémaque intervient en leur faveur, et en effet Ulysse va les épargner, mais, précise Homère, « avec un sourire » : « Ulysse l'avisé dit *avec un sourire* (επιμειδήσας προσέφη πολύμητις Οδυσσεύς)...: “N'aie pas peur, etc”. »

Après le temps du rire sarcastique qui mastique et déchire, vient le temps du sourire qui épargne, où toute la charité d'Homère apparaît. Car ce Meidon qu'Ulysse sauve, n'est nul autre que le Sourire fait homme, puisque son nom signifie « sourire » : μειδάω, « sourire »; επι-μειδάω: « sourire à ».

Non seulement Ulysse épargne le héraut, l'homme de verbe, avec un sourire, mais il l'épargne en tant qu'il est un sourire. C'est pour cela qu'un peu plus tôt Ulysse a souri en lui-même. Souriant, Ulysse épargne le Sourire. Il intériorise le sourire, donc il le sauvegarde. C'est à lui-même qu'Ulysse sourit, à lui-même en tant qu'il est aussi Homère, n'ayant aucune intention de massacrer ce qui fait la substance de son être, ce rire victorieux qui embrase inextinguiblement chaque page de son chef-d'œuvre.

Ce que j'ai qualifié, faute d'un meilleur mot, son HUMOUR.

Vous savez peut-être que selon une certaine étymologie Homère signifie « otage », όμηρος. C'est en pensant à Homère que j'ai nommé « Stéphane Lotage » un des deux héros de mon roman *Les intérêts du temps*. Je pense vous avoir suffisamment homérisés, gardés assez longtemps en otages, je vous relâche donc enfin, et vous remercie.